



LE SECRET DES OMBRES

(52' / 26')

(TITRE PROVISoire)

DE CHLOE HENRY-BIABAUD

EN COLLABORATION AVEC AMELIE MUTARABAYIRE-SCHAFFER

PITCH / ARGUMENT



Cette histoire est née de l'enfer, mais elle puise son inspiration dans le courage, la résilience et la beauté à l'état brut.

Les rescapées du génocide ont vécu ce qu'il y a de pire... et se sont relevées. Par-delà les frontières, ce film aimerait essayer de porter le message du combat des femmes à travers le monde.

NOTE D'INTENTION

POURQUOI CE FILM ?

« Tu vas revenir n'est-ce pas ? ». Toute la journée, des survivantes du génocide se sont pressées devant ma caméra pour partager leur histoire. Il n'y a plus de lumière, il est tard, il faut y aller. Mais cela ne me suffit pas, ça ne leur suffit pas non plus.

Maintenant que je connais leur histoire, leur courage et leur force, je ne peux pas rester sans rien faire. Je me suis promis de revenir. Elles m'ont promis d'être toujours là, bien accrochées à la vie.

Je suis partie en tournage au Rwanda en mai 2007 dans le cadre du projet dirigé par Yann Arthus-Bertrand « 6 milliards d'Autres ».

Pendant deux ans, j'ai fait partie de l'équipe des six réalisateurs qui sillonnaient la planète pour recueillir des témoignages dans le monde entier. J'ai effectué plus de 400 portraits, mais aucun ne m'a autant bousculée que ceux des Rwandaises.



Depuis ce premier voyage au Rwanda, les survivantes du génocide me hantent. Leur histoire a transformé ma vision de l'être humain et de la vie.

Ce n'est pas tant l'atrocité de leur récit qui m'a bouleversée mais bien leur résistance face à cette violence inénarrable.

Leur dignité, leur urgence de vivre, leur grâce, ont eu sur moi l'effet d'une gifle. Elles m'ont raconté leur cauchemar jusque dans les moindres détails avec un degré de précision terrifiant.

Je ne m'y attendais pas. Je n'avais pas encore compris qu'elles regardaient bien au-delà des barrières de la honte ou de la pudeur.

Jamais je n'ai eu pitié d'elles, et mon admiration a grandi au fil de leurs récits. Je me suis longtemps demandée ce qui me touchait tant chez elles. Finalement, j'ai compris qu'elles incarnaient une ambivalence commune à toutes les femmes dans le monde.

Poussé à l'extrême, on retrouve chez les survivantes du génocide, le paradoxe de la condition féminine : une grande vulnérabilité et une résistance quasi surnaturelle lorsqu'il s'agit de donner ou de garder la vie.

Ces femmes m'ont prouvé que les limites de l'être humain n'étaient pas là où je les imaginais. Comment était-ce possible ? comment ont-elles fait ? Comment vivent-elles aujourd'hui ?

Sous le masque figé de la souffrance, et de la dignité, j'ai aperçu la flamme qui les maintenait en vie.

Bafouées, humiliées jusqu'au plus profond de leur intimité, elles sont pourtant fortes et rayonnantes.

Depuis, je me suis promis de retourner au Rwanda, pour saisir et graver ce long cheminement.

AMELIE ET L'ASSOCIATION "SUBIRUSEKE, RETROUVE LE SOURIRE"

Deux ans après mon premier voyage au pays des mille collines, j'ai rencontré Amélie Mutarabayire-Schafer, psychothérapeute et présidente d'une association de veuves rescapées du génocide : « Subiru Seke ».

Amélie a grandi dans la campagne rwandaise sur la colline de Rutonde. Mariée à un Français, elle s'est ensuite installée dans l'hexagone.

En 94, bloquée en Europe, elle a suivi les atrocités du génocide à travers les médias. La quasi-totalité des membres de sa famille est morte. Seule sa mère a échappé aux massacres.

Comme des dizaines d'autres veuves sur la colline, et des milliers de femmes au Rwanda, sa mère est restée abasourdie, traumatisée, brisée par le cauchemar et l'enfer qui se sont abattus sur elle.

Dès que les frontières se sont ouvertes, Amélie s'est précipitée à Rutonde.
« C'est alors qu'en moi, j'ai eu l'impression d'être comme un gant tout à coup retourné. Mes valeurs, mes convictions, tout s'est effondré. Ma vie n'a plus jamais été la même. J'ai tout recommencé et j'ai repris des études pour devenir psychothérapeute ».

Sa mère, ses voisines, ces femmes fortes et souriantes, qu'elle avait regardé chanter, danser et travailler tout au long de son enfance, n'étaient plus les mêmes.

Terrées seules chez elles, elles n'avaient plus goût à rien. Elles avaient renoncé à tout.

Amélie a donc décidé de créer l'association « Subiru Seke, retrouve le sourire » pour fédérer ces femmes meurtries, convaincue qu'ensemble, par le biais de projets communs, elles retrouveraient peu à peu goût à la vie.

Mon désir de faire un film sur les rescapées du génocide, leur courage et leur combat a immédiatement touché à Amélie.



Toutes les deux, nous souhaitons mettre en lumière le combat des femmes par le biais de la réappropriation des gestes du quotidien et de la féminité. L'ordinaire, le superflu, puise toute sa force et sa grâce dans son histoire.

Il n'était pas question pour nous de faire un film à sensation choquant et voyeuriste, mais bien de réussir à traduire de façon extrêmement subtile, en images, la résistance extraordinaire dont ces femmes ont fait preuve.

Je veux révéler leur incroyable instinct de survie, et au-delà, suivre le combat qu'elles mènent ensemble et individuellement, au quotidien, pour construire leur avenir et celui de leurs enfants.

Il s'agit bien de montrer qu'elles ne se sont pas battues contre la mort et contre l'horreur pour rien.

NOTE DE REALISATION



LE TOURNAGE, LES IMAGES

Amélie et moi-même sommes retournées au Rwanda en juillet 2011. Je suis restée un mois sur la colline de Rutonde, dans la maison d'Amélie.

En immersion totale avec les femmes de l'association. Amélie m'a présentée aux veuves et m'a aidée au cours des interviews en kinyarwanda.

L'insertion dans la communauté sur place s'est donc faite de manière très naturelle et en toute confiance.

Grâce à ce tournage, je peux réaliser un film décalé, et bouleversant. Un film qui exposera sans tabou, à la fois les pires infamies et les plus incroyables merveilles dont sont capables les êtres humains.

Loin de toute considération politique, « le secret des ombres » est l'histoire d'une rencontre, d'une volonté de comprendre, d'apprendre aussi peut-être.

Une fois passé l'horreur de la guerre, il est important de souligner que chaque jour gagné sur la vie est une petite victoire. Aujourd'hui, l'extraordinaire se trouve dans l'ordinaire des gestes quotidiens.

Le documentaire retrace l'histoire des veuves de Rutonde réunies par le biais de l'association.

Nous les avons interviewées longuement, chez elles, à l'abri des regards. Dans le foyer qu'elles se sont bâti après l'enfer.

L'association Subiru Seke reconstruit quatre maisons par an pour les veuves. Elle restaure les murs, la toiture, met des vitres aux fenêtres.

Nous sommes retournées sur les lieux où elles ont couru, où elles se sont cachées, où elles ont été victimes des pires violences. Beaucoup d'hommes sont morts à Bitare « dans les cailloux », sur le chemin qui domine toutes les vallées aux alentours. Elles se sont cachées dans les bananeraies, ont été jetées dans des fosses.

La terre rouge n'a pas encore eu le temps de cicatriser, les trous sont encore là.

J'ai également suivi ces femmes dans leur quotidien : dans leurs travaux ménagers, leurs responsabilités au sein du village, à l'église ou quand elles se retrouvent pour danser, chanter, cultiver ou faire de la vannerie.

Comment ont-elles repris pied ? quel espoir les pousse à continuer ?

Pourquoi croient-elles encore à la vie ?

Aujourd'hui les meurtriers, leurs voisins, sont sortis de prison, certains n'ont pas été jugés. Victimes et bourreaux vivent côte à côte. Tous veulent oublier le cauchemar, encouragés par le gouvernement et la religion.

Les mondes se croisent et s'évitent, guidés par des murs invisibles, les yeux rivés vers l'avenir. Les ombres gardent leurs secrets.

J'ai également filmé des scènes de vie pleines d'espoir.

Le mariage de Kaytesi, une orpheline du génocide qui a bénéficié du soutien de l'association pour faire des études universitaires et devenir enseignante.

J'ai aussi tourné dans des salles de classe, dont l'une au sein même de Subiru Seke, où les enfants hutus et tutsis reçoivent le même enseignement, et partagent les mêmes bancs.

Nous sommes également allées avec Kaytesi retrouver les Justes qui l'ont cachée pendant deux mois, en 94.

Enfin, j'ai interviewé Amélie, en tant que présidente de l'association, et psychologue. Son témoignage permet de lier ceux des rescapés et de d'apporter un autre niveau de lecture au film, plus universel.





L'ESTHETIQUE SOIGNEE, UN PARTI PRIS

Sans aucun misérabilisme, je souhaite restituer leur urgence de vivre, de témoigner aussi, seize ans plus tard.

Mais plus qu'un témoignage, j'ai voulu m'éloigner de l'objectivité crue des reportages d'actualité.

Léonile, Xavelina, Colette, Adèle, Thérèse et Germaine sont toutes des veuves du génocide. Elles ont vécu. Pourtant elles se sont accrochées à la vie avec une ténacité inouïe.

Elles luttent en restant élégantes. Leurs bourreaux ont échoué. Humiliées, bafouées dans leur plus profonde intimité, elles sont pourtant toujours debout, belles, dignes, fortes.

Afin de saisir pleinement cette émotion, cet acte de résistance à priori si superflu et pourtant si redoutable, j'ai choisi de m'appuyer sur une esthétique très soignée, en privilégiant les plans sur trépied, et en accordant une grande importance à la lumière.

Je me suis servi de la lumière naturelle filtrée par les fenêtres pour souligner la force vitale et l'élégance époustouflante qui se dégagent de chacune de ces femmes.

Les ombres qui se dessinent naturellement sur la terre rouge des chemins, ou les murs des demeures, permettent de ne pas oublier le monde des émotions. Le monde intérieur des non-dits et des disparus qui plane indéniablement sur cette colline paisible et colorée.

Ce film est un mélange des deux ; des ombres et de la lumière, qui cohabitent pour le meilleur et pour le pire, sur cette colline où les habitants continuent de vivre ensemble. Envers et contre tout. Avec l'espoir de jours meilleurs.



Ce parti pris artistique apporte un nouvel éclairage sur ces femmes, rendant hommage à la puissance de leur combat.

Aussi discrète soit-elle, cette lutte pour la vie n'en demeure pas moins extrêmement courageuse.

SYNOPSIS



Pour un visiteur, Rutonde est un joli petit village niché sur le flanc d'une colline. Des routes en terre bien entretenues, des habitants souriants, des femmes très élégantes dans leurs tenues colorées.

Le samedi matin, un groupe de femmes vient investir l'enceinte de l'association Subiru Seke, elles se mettent à l'ombre sous le grand arbre et sortent leurs travaux de vannerie. Plus tard dans l'après midi, le son des tambours, des chants et des rires raisonne dans toute la vallée.

Lorsque Xavelina, Kaitesy, Thérèse, Colette, Léonile, Germaine, et Adèle se croisent, personne ne peut déceler le regard furtif et complice qu'elles se lancent. Personne, sauf ceux qui se sont cachés dans les bananiers avec elles, traqués comme du gibier. Sublimes dans leurs pagnes colorés, elles marchent la tête haute, le regard décidé.

En observant d'un peu plus près, on remarque les stigmates du passé, incrustés dans leur peau ou dans la lueur de leurs yeux, les fantômes d'hier cohabitent avec les rêves de demain.

Toutes ont vu leur mari se faire trancher à la machette sous leurs yeux. La plupart ont perdu leurs enfants. Les huit fils de Colette ont été massacrés, Xavelina allaitait encore son nourrisson lorsque les miliciens le lui ont arraché.

Elles se sont cachées dans les bananeraies, Léonile a grimpé en haut d'un arbre, enceinte de huit mois pour échapper aux tueurs. Thérèse et Colette ont subi les pires atrocités qu'une femme puisse subir, elles le révèlent avec une grande pudeur mais aussi avec une véritable volonté de témoigner. Elles sont séropositives depuis 1994 et ont failli en mourir.



Kaitisy, plus jeune, a vu sa famille se faire massacrer sous ses yeux, elle-même « machettée », elle a été jetée dans une fosse, laissée pour morte au milieu d'un charnier.

Chacune a son histoire. Et si l'on retrouve de terribles dénominateurs communs dans leur passé : massacre, viols, torture, humiliation, chacune se bat selon ses propres règles.

Elles se sont reconstruites ensemble puis individuellement. Elles ont remis la main sur le cours de leur histoire.

Bien entourées, Colette et Thérèse se soignent grâce à la trithérapie que l'Etat et les associations de femmes leur fournissent gratuitement. Elles parviennent à cultiver, à chanter et à danser avec les autres femmes.

Leurs filles, survivantes du génocide ont eu des enfants.

Germaine est devenue chef de quartier.

Elle est à la tête de plusieurs centaines de villageois. Elle organise des réunions, gère les litiges entre voisins et veille au bon fonctionnement du quartier.

Léonile a suivi une formation d'agent de santé communautaire. Elle reçoit les patients chez elle, leur donne des conseils en matière de prévention du VIH, dépiste le paludisme, suit la croissance des enfants.

Kaitesy quant à elle, vient de se marier. Elle enseigne le kyniarwanda en primaire. Elle a obtenu son diplôme universitaire grâce au soutien financier de Subiru Seke.

Les enfants des deux ethnies sont assis côte à côte sur les bancs de l'école, ils jouent ensemble à la récréation, libérés du discours ségrégationniste qui a gangrené le pays pendant des décennies.

Kaitesy a foi en l'avenir, elle a donné sa première paie d'institutrice aux Hutus justes qui l'ont cachée après des jours d'errance et de torture.

Adèle a retrouvé la foi. Se rendre à nouveau à l'église lui a donné envie de s'habiller, de se faire belle, et d'arrêter de boire.

Enormément de Tutsis ont été massacrés dans les églises catholiques, dénoncés par leur prêtre. Alors Adèle s'est tournée, comme beaucoup de rescapés, vers l'église évangéliste.

Ces églises d'un nouveau genre, importées des pays anglophones, fleurissent jusque dans les moindres recoins du pays, profitant du traumatisme pour s'infiltrer en profondeur dans la société rwandaise.

On y prône le pardon, et la réconciliation en chantant et en dansant pendant des heures. Pourtant, on ne peut nier les dangers de cette manipulation de masse et de ces dérives sectaires.



Les armes secrètes de Xavelina sont la danse, le chant et l'élégance. En toutes circonstances, elle est impeccablement coiffée et habillée. Elle renvoie aux horreurs de la vie un sourire de bravade. Déchirée à l'intérieur, elle est époustouflante de classe à l'extérieur, pour l'extérieur.

Ceux qui l'ont détruite et humiliée ont perdu la partie. Elle est vivante, elle est belle, elle est fière

Chaque samedi au sein de Subiru Seke, ou au milieu des champs quand elles cultivent ensemble, Xavelina entraîne les autres veuves dans sa frénésie vitale. Par le chant et la danse, elle leur communique son enthousiasme et sa force.

C'est un combat subtil, et pacifique d'une rare puissance.

Finalement, chacun de leur geste quotidien est un acte de résistance et de bravoure extraordinaire, digne des plus grandes héroïnes de notre histoire.

Une résistance non pas contre l'ennemi hutu, qui depuis la réconciliation nationale ne doit surtout plus exister, mais bien un acte de résistance face aux difficultés de la vie. Un pied de nez au destin.

Face à ses femmes, chacun se pose la question : et moi, qu'aurais-je fait, où est ce que j'en serai à sa place ?

Ces femmes nous renvoient aux les réalités de la vie et à ses vraies valeurs.



EXEMPLES DE TEMOIGNAGES



« Ce qui se passait dépassait mon entendement.

Nos voisins, avec lesquels nous avons tout partagé, avec lesquels nous étions en bons termes, qui tout à coup changeaient sous nos yeux et devenaient comme des animaux. . .

Après la guerre, on ne faisait que pleurer. On avait plus la force de rien.

Et puis tout est venu d'Amélie. Lorsqu'elle a créé l'association et que j'ai commencé sortir ça a été le premier pas. Puis je suis devenue membre de l'administration locale. C'est même surprenant de voir une veuve diriger une population de 4000, 5000 personnes ». **Germaine**

« Quand le génocide a commencé, j'étais enceinte de huit mois et j'avais un nourrisson dans le dos, J'ai couru pour les sauver. Mon mari a été tué sous mes yeux, ils lui ont donné des coups de machettes et dépecé. J'ai été traumatisée pendant très longtemps, je me suis enfermée chez moi puis Amélie nous a sorties de notre solitude. Aujourd'hui, je suis fière de ce que je suis devenue (agent de santé communautaire), je n'ai plus honte. » **Léonile**



« On venait de tuer mon beau-père en le brûlant vif. On s'est enfui, nos tueurs étaient nos voisins. Actuellement nous vivons toujours ensemble, celui à qui j'ai donné mon bébé de deux mois est toujours là. Je passe même devant chez lui. . . Et les gens avec lesquels je cultivais du riz m'ont violée. . . je suis tombée malade. . . Mais aujourd'hui je suis toujours en vie, je remercie Dieu car j'ai eu accès aux médicaments. Peu à peu, avec les autres veuves, on a commencé à reprendre confiance en nous en cultivant et en mettant un peu de sous de côté. » **Colette**



« J'ai eu sept enfants les cinq garçons sont morts avec leur père. J'ai voulu me suicider, je me suis mise à boire. J'ai passé trois ans sans dormir. Je me suis mise à nier l'existence de Dieu. Mais maintenant je crois en Lui, je vais prier, j'écoute la parole de Dieu, et je retrouve les autres (veuves)... On retrouve la joie. J'ai une maison grâce à l'association et on rigole toujours parce que j'ai des vitres dans ma maison, et c'est chose que je n'avais jamais vu avant ». **Adèle**

« On les a laissés rentrer dans la maison et ils ont sorti les enfants eux-mêmes pour les tuer juste sur le pas de la porte. Moi ils m'ont arraché le bébé qui tétait encore... J'ai cru me laisser mourir... puis peu à peu, je me suis forcée à retourner aux champs avec les autres.

Mais le souvenir revient toujours. Ça ne part pas complètement. Parfois je danse et quand j'ai fini de danser, je me demande pour qui je danse, pourquoi je danse ? Et je me moque de moi-même. Et le lendemain c'est pareil, et je danse encore, et je me pose la même question ». **Xavelina**



« Pendant longtemps j'ai été folle de colère... pour tout le mal qu'ils m'ont fait... ça n'est même pas racontable. Et puis soudain, j'ai été terrassée par le chagrin. C'était la première étape. Ensuite j'ai accepté ce qu'il m'était arrivé, j'ai accepté de vivre et de me soigner. Aujourd'hui, j'ai envie de vivre, je me sens vivante quand je danse et que je cultive avec les autres. » **Thérèse**

« Ils m'ont frappée, ils ont cru que j'étais morte... je voulais qu'ils m'achèvent pourtant quelque chose me disait de faire la morte pour qu'ils me laissent. Ils m'ont jeté dans un charnier... J'ai réussi à sortir par une galerie... il m'est arrivé beaucoup de choses j'ai failli mourir a plusieurs reprises mais finalement j'ai été cachée par une famille de Hutus. C'est à eux que je dois la vie. C'est la raison pour laquelle aujourd'hui je suis confiante, même si je fais encore des cauchemars la nuit de temps en temps. Mais de moins en moins ». **Kaitesy**

